

Marylène Pion

# Flora

*Une femme parmi les Patriotes*



LES ROUTES DE LA LIBERTÉ

*Roman historique*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

# Flora

*Une femme parmi les Patriotes*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pion, Marylène, 1973-

Flora, une femme parmi les Patriotes

Sommaire: t. 1. Les routes de la liberté.

ISBN 978-2-89585-254-4 (v. 1)

1. Canada - Histoire - 1837-1838 (Rébellion) - Romans, nouvelles, etc.

I. Titre. II. Titre: Les routes de la liberté.

PS8631.I62F56 2011 C843'.6 C2011-941096-6

PS9631.I62F56 2011

© 2011 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE

[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Marylène Pion

# Flora

*Une femme parmi les Patriotes*



LES ROUTES DE LA LIBERTÉ



LES ÉDITEURS RÉUNIS



*À ma mère qui m'a transmis le goût d'écrire.*

*À mon père qui est toujours là pour moi.*



# 1

Un rayon de soleil traversa le rideau et vint se loger sur la paupière de la dormeuse. Flora s'éveilla, et tira le drap pour profiter encore des bienfaits du sommeil. Peine perdue, le soleil et ses pensées troublaient son repos. Elle se décida à ouvrir les yeux et prit une profonde inspiration. L'air embaumait le lilas, en ce matin de mai 1836. Elle s'étira et se leva lentement. Puis elle se dirigea vers la commode et entreprit de faire sa toilette. En se regardant dans le miroir, elle se remémora les événements de la veille.

Flora, benjamine de la famille MacGregor, venait tout juste de célébrer son dix-huitième anniversaire de naissance. Des trois enfants MacGregor, elle était la plus déterminée. Même si son père, un homme autoritaire, l'avait éduquée dans la plus stricte discipline, Flora avait eu une enfance somme toute heureuse. Comme toutes les jeunes filles de la bonne société montréalaise, elle savait lire, broder, jouer du piano et tenir une conversation mondaine. Mais Flora désirait un peu plus que ce qu'une jeune femme de bonne famille pouvait posséder dans ce monde d'hommes. Elle s'intéressait à la littérature, à l'histoire, à la géographie et, au grand dam de son père, à la politique. Elle aurait aimé discuter pendant des heures avec son père et son frère James de différents sujets et, surtout, des revendications du Parti patriote qui, ces derniers temps, étaient sur toutes les lèvres.

John Henry MacGregor n'approuvait pas que sa plus jeune fille lise les journaux et se tienne au courant de choses qu'il trouvait futiles pour une femme. Fils et petit-fils de militaire, John Henry avait reçu une éducation spartiate. Son grand-père était arrivé au Canada en 1760 et avait été présent aux côtés du général Amherst lors de la capitulation de Montréal. Après la

Conquête, son grand-père avait décidé de s'installer au Canada et d'y faire venir sa femme et son fils Henry. Suivant la tradition familiale, John Henry avait aussi fait son service militaire avant de devenir médecin. Il avait participé à la guerre de 1812 contre l'invasion américaine. Peu avant son départ au front, il avait épousé Katherine Foster, la fille d'un riche marchand de Montréal. Trois enfants étaient nés de cette union : James, Anne et Flora. John Henry était un homme intransigeant et profondément respectueux des convenances. Anne, sa fille aînée, obéissante, comme l'exigeait sa condition de femme, avait épousé l'homme qu'il lui avait choisi, un médecin. Elle lui avait donné de magnifiques enfants qu'elle élevait tout en continuant sa broderie et ses sorties mondaines. Flora était tout le contraire d'Anne ; avec son caractère, lui imposer le choix d'un mari ne serait pas facile.

Depuis l'Acte constitutionnel de 1791, la province de Québec avait été divisée en deux. Le Haut et le Bas-Canada connaissaient des périodes troubles depuis plusieurs années. L'Acte constitutionnel, conférant presque tout le pouvoir au gouverneur, avait fait plusieurs mécontents qui réclamaient que les élus puissent décider de l'avenir du pays sans que le gouverneur intervienne constamment dans les décisions. Les élections partielles de mai 1832, soldées par une émeute, avaient fait trois morts.

La venue d'immigrants par bateaux avait apporté ses épidémies de choléra à Montréal et à Québec au cours des étés 1832 et 1834, faisant des milliers de morts. Le pays connaissait également, depuis déjà longtemps, un marasme économique. Le sud de la province avait subi une invasion de la mouche de Hesse, s'attaquant aux épis de blé. L'arrivée du Parti patriote au Parlement, en 1834, n'avait fait qu'échauffer les esprits. John Henry, en bon militaire et père de famille, avait décidé de protéger les siens. Aussi, après des années passées à Montréal, il avait vendu sa maison en ville pour s'installer à Chambly avec sa famille dans sa maison d'été, une propriété aux abords de la rivière Richelieu. Il souhaitait y profiter d'une retraite bien méritée, et

y terminer ses jours dans la quiétude et le confort, riche d'une fortune amassée au fil des ans.

Son fils James, après avoir terminé ses études de médecine, avait également décidé de s'établir à Chambly; le médecin du village étant mort quelques mois auparavant.

Flora brossait vigoureusement ses cheveux en pensant à cette nouvelle vie qui s'offrait à elle. Anne lui manquerait, mais elles s'étaient promises de s'écrire. Ayant longtemps partagé la même chambre, les deux sœurs étaient très complices. Du reste, depuis le mariage d'Anne, elles s'étaient un peu éloignées. Anne était désormais préoccupée par le bien-être de sa famille et par la gestion de sa maisonnée. Flora avait donc décidé de suivre son père, sa mère et son frère à Chambly.

Pour occuper ses journées, pendant l'été, Flora peindrait et jouerait du piano à sa guise. Elle aiderait sa mère à broder et lirait. Elle prendrait le temps de se distraire pour ne pas penser à l'absence de sa sœur Anne. Même si elle était peu intéressée par le jardinage, Flora pourrait donner un coup de main à sa mère avec ses plantes. Katherine, une femme réservée, se passionnait en effet pour les roses et souhaitait créer une roseraie.

Flora ouvrit la penderie en se demandant ce qu'elle porterait cet après-midi. Sa famille était invitée chez un voisin, Wallace Callaghan. Elle connaissait Wallace depuis quelques années. Ses parents étant morts alors qu'il était jeune, il avait été élevé par sa grand-mère Callaghan. Cette dernière possédait une immense résidence à Chambly en plus d'une maison à Montréal. Wallace y passait presque tous ses étés. Flora ne l'avait pas revu depuis la mort de Ruth Callaghan, six ans plus tôt. Wallace avait hérité du manoir familial. Après le décès de sa grand-mère, il avait quitté le pays pour un long séjour à Londres chez une tante. Lorsqu'il avait appris l'arrivée des MacGregor à Chambly, il avait organisé une réception et avait invité les personnes les mieux nanties de la région pour les accueillir.

Flora regarda les robes qu'elle avait achetées avant de quitter Montréal. Elle opta pour la robe bleu ciel en se disant que cette couleur ferait ressortir ses yeux. Elle déposa délicatement la toilette sur son lit. Elle se changerait avant de partir. Puis elle sortit une robe un peu plus simple, qu'elle aimait porter. Elle s'habilla et remonta ses cheveux, mais ne tenta pas de fixer les mèches rebelles qui retombaient de sa coiffure. Elle savait que c'était peine perdue. Après le déjeuner, elle se changerait de nouveau et madame Carter l'aiderait à se coiffer. Avant de sortir, elle regarda un dernier instant sa robe sur son lit et se félicita de son choix. Satisfaite, elle sourit et se dirigea vers la salle à manger.

\* \* \*

Katherine MacGregor regarda sa fille. Elle se revoyait à son âge, aussi insouciante qu'elle. Comme elle était belle ! Sous l'effet de la lumière, ses cheveux viraient au roux. Remontés en chignon, ils laissaient apercevoir la délicatesse du cou. Flora tenait la couleur de ses cheveux de la mère de Katherine, une Irlandaise. Katherine était certaine que Flora ferait tourner bien des têtes à cette réception. Elle espérait sincèrement que celle-ci se trouve un époux qu'elle aimerait profondément. Elle ne souhaitait en aucun cas pour sa fille un mariage imposé. Son propre père, Jonathan Foster, marchand de Montréal, avait organisé le sien avec le fils de son ami, Henry MacGregor. Katherine s'était donc mariée avec John Henry en 1810, à l'âge de dix-huit ans. Peu de temps après, James était né, puis John Henry était parti au combat contre les Américains. Lorsqu'il en était revenu, elle s'était rapidement retrouvée mère de trois enfants. Elle avait dû se tailler une place au sein de ce mariage. Avec les années, elle avait conçu de l'affection pour son mari et appris à l'admirer. Elle soupira et sourit à Flora, assise à côté d'elle. De tous ces enfants, Flora était celle qui avait le plus de caractère, la seule qui savait tenir tête à son père. Elle réussissait souvent à amadouer John Henry sans même qu'il s'en rende compte.

John Henry leva les yeux de son journal et salua sa fille. James entra en trombe dans la salle à manger. Il avala à toute vitesse son petit-déjeuner et se leva précipitamment. Son père l'intercepta.

— Où vas-tu comme ça ?

— Je vais faire une promenade à cheval.

— As-tu oublié que nous sommes invités à une réception ?

— Je vais revenir tôt, c'est promis.

— Tu as intérêt à ne pas arriver en retard. Ce dîner est très important, tu y rencontreras des gens influents et je veux te présenter à tout le monde.

— Ne vous inquiétez pas père, je serai là à l'heure.

James embrassa sa mère, sourit à sa sœur et sortit.

\* \* \*

Comme chaque jour, la matinée avait été chargée pour François-Xavier Lacombe. Il s'était levé tôt pour réparer les clôtures avec son père. Ensuite, il était allé aider son ami Étienne à accomplir la même tâche, son père lui ayant dit qu'il n'avait pas besoin de son aide ce matin-là. Étienne Vallières était un peu comme un frère. Sa mère étant morte alors qu'il n'avait que dix ans, Étienne était demeuré seul avec son père. Celui-ci, après la mort de sa femme, s'était muré dans un silence absolu et avait sombré dans l'alcool, laissant Étienne se débrouiller seul. La voisine des Vallières, Marie-Louise Lacombe, avait pris Étienne sous son aile et l'avait pratiquement élevé, avec ses autres enfants. François-Xavier avait ainsi grandi avec Étienne. Les jeunes hommes, âgés tous deux de vingt-et-un ans, étaient rapidement devenus les meilleurs amis du monde. Depuis la mort de Jean Vallières, un an plus tôt, Étienne travaillait d'arrache-pied pour reconstruire la ferme et améliorer son sort. François-Xavier lui avait promis de l'aider à s'établir.

François-Xavier se dirigeait à grands pas vers la maison de son ami. Étienne était déjà aux champs. Quand il vit François-Xavier arriver, il alla à sa rencontre.

— J'ai commencé tôt ce matin, d'ici une heure nous devrions avoir terminé. Je propose que cet après-midi, nous allions à la pêche.

— Je crois que c'est une excellente idée. Mon père m'a dit qu'il n'avait pas besoin de moi. Aussi bien en profiter ! Bientôt, nous serons occupés à faire les foins et nous n'aurons plus une minute à nous. Ça fait longtemps que nous ne sommes pas allés pêcher.

Les deux jeunes hommes entreprirent de réparer les clôtures afin que les quelques bêtes que possédait Étienne ne s'échappent pas. François-Xavier observait son ami. Étienne mettait tout son cœur à la tâche. Il avait dit à François-Xavier qu'il comptait bien agrandir sa terre et s'y établir. Ensuite, il pourrait prendre femme et reconstruire ce que son père avait laissé à l'abandon. François-Xavier se doutait bien qu'Étienne attendait de voir ce que cet été lui rapporterait ; ensuite, il ferait la grande demande à sa sœur Geneviève. C'était presque écrit dans le ciel qu'un jour Étienne Vallières épouserait Geneviève Lacombe, même s'il n'avait jamais avoué en être amoureux. François-Xavier savait très bien que sa sœur ne laissait pas son ami indifférent. Étienne avait pris conscience que Geneviève serait pour lui une excellente femme.

Après avoir fixé la dernière clôture, Étienne et François-Xavier prirent leurs cannes à pêche, un panier de provisions et se dirigèrent sur les bords de la rivière Richelieu.

\* \* \*

Flora était allée rejoindre sa mère à l'extérieur. Katherine voulait prendre note des travaux à effectuer durant l'été pour remettre de l'ordre dans les jardins. Elle était heureuse que John Henry ait engagé une servante et une cuisinière de plus qui

viendraient en aide à madame Carter. Cette dernière, au service de la famille depuis de nombreuses années, avait été une gouvernante hors pair pour les enfants ; désormais, elle supervisait les domestiques et s'occupait de la cuisine. Avec l'aide de madame Carter, Katherine aurait tout le temps de s'occuper des jardins, de lire et de faire de la broderie.

Katherine était assise sur un banc et contemplait les environs, un carnet de notes sur les genoux. Flora s'approcha de sa mère et s'assit près d'elle.

— Je compte bien vous aider à restaurer les jardins cet été.

— Il y aura beaucoup de travail à faire, mais je crois que j'y arriverai. Si tu y tiens, ton aide est la bienvenue. En revanche, je veux que tu profites de l'été ! Bientôt, tu seras mariée et tu regretteras de ne pas avoir eu suffisamment de temps libre.

— J'espère bien que je ne serai pas mariée l'an prochain.

— Les choses ne se passent pas toujours comme on le désire. Je te souhaite de faire un mariage de cœur et non de raison.

Flora remarqua que sa mère avait détourné les yeux en disant ces mots. Katherine devint très songeuse. À son regard, Flora comprit que sa mère n'était pas toujours heureuse auprès de son père. Elle changea de sujet.

— J'ai bien hâte de me rendre à ce dîner. Je trouve très délicat que Wallace Callaghan donne cette réception en l'honneur de père.

— Ton père a soigné madame Callaghan pendant de nombreuses années. Il était près d'elle lors de ses derniers instants.

— Père est bien heureux de cette invitation. J'espère que James reviendra à temps.

— Je l'espère moi aussi, ton père sera très fâché s'il ne peut présenter son fils à toutes ces personnes importantes.

— James a dit qu'il serait rentré à temps, je pense qu'il le fera.

Katherine se leva, secoua la terre qui collait aux plis de sa robe, et prit doucement sa fille par le bras.

— Viens, allons nous préparer.

\* \* \*

James aimait monter à cheval, se promener en pleine nature et respirer les parfums qui embaumaient l'air. Il venait d'emprunter un sentier qui menait à la rivière et s'arrêta sur les bords du Richelieu pour que son cheval s'abreuve. Puis, il marcha le long de la berge. La rivière à cet endroit tourbillonnait dans un immense bassin creusé naturellement avant de poursuivre sa course vers le fleuve Saint-Laurent. James remarqua que deux hommes étaient en train de pêcher non loin. Il hésita un moment, craignant de les déranger, puis décida d'aller vers eux pour voir si la pêche avait été fructueuse.

François-Xavier regarda cet étranger qui se dirigeait vers eux, de taille moyenne et aux cheveux brun plutôt foncé. Ses vêtements indiquaient qu'il venait d'un milieu aisé. L'inconnu s'adressa à lui avec un léger accent.

— Je venais voir si vous aviez fait de bonnes prises.

— Nous allons en avoir suffisamment pour notre repas du soir.

François-Xavier invita l'homme à s'asseoir. Malgré son statut social, l'homme leur parlait comme il l'aurait fait avec n'importe qui. James se présenta et les trois hommes se serrèrent la main. James raconta à François-Xavier et à Étienne qu'il venait de terminer ses études et, qu'à Chambly, il reprenait la clientèle du vieux docteur Leblanc, décédé au printemps. Les trois hommes discutèrent comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

\* \* \*

John Henry faisait les cent pas. Devant l'énerverement de son mari, Katherine proposa de partir immédiatement pour la réception. James les rejoindrait plus tard. John Henry rassembla ses affaires et partit en maugréant. Flora sortit derrière sa mère, espérant vivement que James arrive le plus tôt possible. Elle connaissait son père et, quand il était en colère, rien ne parvenait à le calmer.

Bien que la demeure des Callaghan soit située près de la leur, John Henry avait fait atteler sa calèche pour s'y rendre. Bientôt, ils arrivèrent devant l'immense maison de pierres et se retrouvèrent sur le seuil de la porte. La maison était beaucoup plus spacieuse que celle des MacGregor. Le toit était surmonté de deux énormes cheminées desservant les nombreux foyers qui réchauffaient les chambres, les froides nuits d'hiver. Les multiples fenêtres laissaient deviner des pièces confortables et luxueusement meublées. Sur la porte d'entrée, énorme et en bois massif, un heurtoir surmonté d'une tête de lion servait à prévenir les habitants de la maison de la présence de visiteurs.

John Henry utilisa le marteau de porte pour signaler l'arrivée de la famille. Un majordome vint ouvrir et les invita à entrer. Ils traversèrent un grand vestibule et le domestique leur désigna un salon où se trouvaient déjà quelques invités. Wallace Callaghan alla à leur rencontre. Il était de taille imposante, et avait les cheveux et les yeux d'un brun foncé.

— Je vous souhaite la bienvenue, docteur MacGregor, ainsi qu'à votre femme et à votre fille.

Il serra la main de John Henry, prit la main de Katherine et l'effleura d'un baiser. Flora, en retrait derrière sa mère, regardait le décor somptueux du salon. John Henry prit la parole :

— Vous vous souvenez de ma plus jeune fille, Flora ?

— Je ne me souvenais pas à quel point votre fille était ravissante !

Wallace se souvenait d'Anne, la sœur plus âgée de Flora. Sans la courtoiser, Wallace s'était toujours plu en la compagnie de

cette jeune fille un peu plus jeune que lui. Il se souvenait que la petite Flora suivait sa sœur dans ses moindres déplacements. Wallace était heureux de constater que, même plus âgée, Flora avait conservé son regard épanoui d'enfant et sa mine espiègle. La petite fille qu'il avait connue avait laissé place à une jeune femme éclatante et tout simplement ravissante.

Wallace la regarda quelques instants. Puis, il s'empara de la main de Flora et la porta à ses lèvres. Celle-ci se sentit rougir de la tête aux pieds. N'étant pas habituée à de tels transports, elle baissa les yeux. Wallace demanda à John Henry où se trouvait son fils. John Henry lui répondit qu'il avait eu un empêchement et qu'il viendrait bientôt les rejoindre.

Wallace prit John Henry par le coude et invita les convives à entrer au salon pour les présenter à tous les invités.

\* \* \*

James ne s'était pas rendu compte de l'heure, heureux d'être assis là et de discuter avec ses nouveaux amis. Il s'était entendu à merveille avec François-Xavier. Étienne lui avait semblé un peu plus distant et réservé. James sortit sa montre de poche et se leva précipitamment. Le temps était passé si vite. Il salua ses deux amis et leur promit de venir pêcher avec eux le dimanche après-midi suivant. Il enfourcha sa monture et se dirigea à toute vitesse vers la maison de son père.

Il entra en toute hâte dans la maison et monta dans sa chambre pour se changer. John Henry serait furieux, il le savait. D'ailleurs, quoi qu'il fasse, son père le lui reprochait. Il voulait à tout prix que James fasse ses études de médecine. Ce dernier n'était pas du tout intéressé par cette profession. Il caressait un rêve bien différent, souhaitant devenir journaliste et témoigner des événements. John Henry l'avait menacé de lui couper les vivres et il avait dû se soumettre à la volonté de son père. Avec le recul, il prenait conscience qu'il aimait de plus en plus sa nouvelle profession. Prolonger la vie était en soi une belle vocation.

Après s'être changé, il se dirigea vers la demeure des Callaghan.

\* \* \*

Flora s'était assise au jardin et regardait ce qui se passait autour d'elle. Elle avait été charmée par l'accueil de Wallace. Il avait bien changé depuis leur dernière rencontre. Wallace était de taille impressionnante et sa démarche laissait transparaître une assurance à toute épreuve. Ses yeux brun lui donnaient un regard quelque peu sévère et il les avait posés sur elle avec intensité.

Flora se laissait bercer par le son du petit ruisseau qui coulait doucement au centre du jardin. Son père était resté au salon et fumait un cigare en compagnie des autres hommes. Sa mère était assise dans un fauteuil en osier sur la véranda et dégustait un thé en écoutant les autres femmes bavarder. Wallace Callaghan se promenait parmi les petits groupes en voyant au confort de ses invités. Il vint trouver Flora.

— Vous semblez bien seule, ma chère ! Vous devriez vous joindre aux autres dames.

— Je ne me sens pas seule du tout. J'admire la quiétude de votre jardin, monsieur Callaghan.

— Appelez-moi Wallace. Mon jardin manque un peu d'entretien, je dois l'avouer. Une touche féminine ne lui ferait qu'un très grand bien. Je suis heureux que vous ayez accompagné vos parents. J'aurais bien aimé revoir votre frère. Si je me souviens bien, il doit avoir près de vingt-six ans maintenant.

— Il vient tout juste de fêter son vingt-cinquième anniversaire.

— C'est bien vrai, je me souviens maintenant que nous étions presque du même âge. Comment va votre sœur ?

— Anne a épousé un médecin, il y a quatre ans. Elle est mère de deux jeunes enfants. Elle habite toujours Montréal.

— Je devrais aller lui rendre visite un de ces jours. Il me serait agréable de la revoir et de connaître sa famille. J'ai été très étonné tout à l'heure ; si votre père ne vous avait pas présentée, jamais je ne vous aurais reconnue. Il est vrai que tout le monde vieillit, mais je dois dire que le temps vous a été favorable. Vous êtes plus belle que jamais ! J'espère que vous me réserverez au moins une danse ce soir, ma chère.

— Votre invitation a beaucoup touché mon père, et c'est un honneur pour moi de vous remercier en vous accordant une danse.

— Je vous en remercie, venez maintenant vous rafraîchir quelques instants à l'ombre de la véranda, chère Flora.

Flora se leva et se laissa guider par Wallace qui lui prit la main et la conduisit vers la véranda.

\* \* \*

Quand James arriva à la réception, tous les invités étaient dans la salle à manger et commençaient à prendre leur repas. Le domestique qui avait accueilli John Henry et sa famille y conduisit James. Flora fut la première à remarquer l'entrée de son frère. Elle chercha son père du regard et le vit qui levait les yeux vers James. John Henry était visiblement furieux. Wallace se leva comme si de rien n'était et alla trouver James pour lui désigner sa place tout près de lui.

James croisa le regard de sa sœur qui lui sourit en continuant de manger. Wallace discuta avec James tout au long du repas. John Henry répondait vaguement aux questions de ses voisins sur la vie à Montréal. Flora tenait à remercier Wallace d'avoir sorti James de l'embarras. Après le repas, les invités sortirent prendre l'air avant de se rendre au grand salon, métamorphosé en salle de bal. Flora profita de ce moment pour se diriger vers Wallace. Celui-ci discutait. Elle attendit patiemment qu'il termine sa conversation. Son invité le laissa enfin et Wallace se tourna vers elle.

— Je voulais vous remercier, Wallace, de l'accueil que vous avez fait à mon frère.

— Je me suis rendu compte de l'embarras que semblait ressentir votre père devant son arrivée tardive.

— Mon père et James ne sont pas toujours en harmonie, malheureusement; vous avez sauvé la situation en vous occupant de James et en faisant comme si son retard ne vous importunait pas.

— Ce retard ne m'importunait pas du tout. Votre famille est la bienvenue chez moi, ma grand-mère aimait bien la compagnie de vos parents que je vous considère moi-même comme des amis.

Wallace sourit à Flora. James vint se joindre à eux. Wallace se retira afin de permettre au frère et à la sœur de discuter tranquillement. Flora regarda un instant son frère. Elle se demandait bien ce qui avait pu le retarder autant. Elle l'interrogea toutefois sur son retard.

— Où étais-tu, James? Tu dois bien te douter que père est furieux. Il tenait à tout prix que tu sois présent à cette réception.

— Je le sais bien, mais je suis venu quand même. Si je suis arrivé si tard, c'est parce que j'ai fait la connaissance de nouveaux compagnons.

James raconta à sa sœur sa rencontre avec François-Xavier Lacombe et Étienne Vallières. Flora écoutait son frère en songeant à la chance qu'il avait de s'être fait des amis si vite. Hormis sa sœur Anne, elle n'avait pas de véritables amies. Anne lui manquait terriblement en ce moment. Elle était son aînée de cinq ans et, bien qu'elle ait quitté la maison paternelle quatre ans auparavant pour épouser Alexander Thompson, Flora la voyait presque chaque jour lorsqu'elle habitait à Montréal. Son absence lui pesait. Elle aurait tellement voulu que sa sœur soit à Chambly. Elles auraient pu profiter de l'été comme elles le faisaient dans leur jeunesse. Flora décida de chasser cette

mélancolie de son esprit. Elle agrippa James par le bras et l'invita à se rendre au salon.

John Henry avait vu son fils entrer au bras de Flora. Il voulait lui dire à quel point il avait été déçu par sa conduite. James faisait toujours le contraire de ce qu'il voulait. Ce soir, il avait dépassé les bornes en se présentant au beau milieu du repas. John Henry était allé trouver Wallace pour excuser la conduite de son fils. Wallace ne lui en voulait pas. John Henry trouvait tout de même ce retard impardonnable. La colère le poussait à se rendre auprès de son fils, mais la raison réussit à le retenir. Il n'allait tout de même pas faire une scène devant les invités. Il attendrait d'être de retour chez lui pour dire à James que, dorénavant, il devrait se soumettre à son autorité. Que dirait-on devant l'indiscipline de son fils? Il ne voulait en aucun cas être la risée de Chambly. James apprendrait à lui obéir!

Wallace observait Flora, dansant dans les bras de son frère. Elle semblait heureuse et était sans doute la plus ravissante des femmes présentes à cette soirée. Il se souvenait des étés où il était venu chez sa grand-mère. Son attention avait été attirée par Anne, un peu plus jeune que lui. Flora était alors une enfant. Ce jour-là, Wallace constata qu'elle était encore plus ravissante que sa sœur. Même à dix-huit ans, elle montrait déjà une maturité qui le charmait au plus haut point. Il avait été séduit par son apparence distinguée et surtout par la beauté de son visage et le bleu de ses yeux. Flora ne le laissait pas indifférent, il devait se l'avouer. Perdu dans ses réflexions, il se rendit compte que la danse était terminée et que James et Flora se dirigeaient vers la véranda pour prendre un peu d'air. Il s'approcha du couple.

— Flora, ma chère! Vous m'aviez promis une danse cet après-midi. Vous souvenez-vous?

Flora regarda son frère qui lui sourit en lui disant qu'il préférerait se retirer. James laissa sa sœur avec Wallace. Il se dirigea vers sa mère et la pria de l'excuser, expliquant qu'il voulait rentrer à la maison. Katherine regarda son fils s'éloigner. John

Henry aurait une sérieuse discussion avec lui le lendemain, elle en était convaincue.

John Henry avait vu son fils quitter le bal. Il aurait pu le suivre pour lui reprocher son arrivée tardive à la réception, mais son attention était alors accaparée par un tout autre sujet. Il avait vu Flora au bras de Wallace et une idée venait de gagner ses pensées. Wallace ferait un excellent mari à sa dernière-née !

\* \* \*

La soirée se déroulait si vite que Flora ne se rendit pas compte de l'heure lorsque son père vint la trouver pour lui dire qu'ils partaient. Elle avait dansé une bonne partie de la soirée avec Wallace et, quand elle prit place aux côtés de son père et de sa mère dans la voiture, elle comprit à quel point elle était épuisée. John Henry tempêtait contre son fils qui leur avait faussé compagnie, Katherine restait silencieuse, les pensées perdues dans la nuit noire. Quand ils arrivèrent chez eux, John Henry et Katherine se retirèrent dans la bibliothèque pour discuter avant d'aller dormir.

Après avoir fait sa toilette et revêtu sa chemise de nuit, Flora descendit souhaiter bonne nuit à ses parents. La conversation qu'elle surprit la laissa stupéfaite. John Henry venait d'annoncer à Katherine qu'il ferait tout en son pouvoir pour que Wallace s'intéresse à leur fille. Il lui ferait un excellent mari.

Songeuse, Flora remonta dans sa chambre. Wallace Callaghan représentait un bon parti, mais, bien qu'il soit distingué, courtois et aimable, elle ne se voyait aucunement mariée à cet homme. Elle devrait faire changer d'idée à son père avant que la situation ne devienne trop complexe.



## 2

Geneviève Lacombe ramassait des œufs dans le poulailler. Elle aimait se lever tôt et voir la nature se réveiller tranquillement. Avec tout le travail de la ferme, la famille se devait d'être matinale. François-Xavier était allé traire les vaches. La veille, il avait raconté à sa sœur sa rencontre avec James MacGregor. Geneviève était intriguée par ce jeune homme tout récemment installé dans la région. François-Xavier lui avait appris qu'il était le nouveau médecin du village. Elle était curieuse de le rencontrer et se promettait bien d'aller retrouver son frère et Étienne lors de leur prochaine journée de pêche.

Après avoir déposé les derniers œufs dans son panier, elle alla retrouver François-Xavier à l'étable. Son frère sursauta lorsqu'elle entra.

— Je m'excuse de t'avoir fait peur. Je venais voir où tu en étais dans la traite des vaches.

— J'ai presque terminé, ensuite je vais rejoindre père aux champs. J'aurais bien aimé avoir le temps d'aller aider Étienne à épierrer ses champs, mais je dois d'abord et avant tout aider père. C'est la condition pour qu'il me laisse aller aider mon ami. Je dois faire les travaux ici avant, et après, je peux me rendre chez Étienne. Il prévoit semer un peu plus cette année. Après tant d'efforts, je suis heureux que sa terre commence à lui rapporter un peu. Étienne est travailleur, je suis certain qu'il serait heureux que tu lui rendes visite pour voir où il en est.

— Peut-être que j'irai voir son travail, mais avant je dois te quitter pour aider mère. Aujourd'hui, nous entreprenons le grand ménage de la maison. Nous allons devoir nettoyer pendant plusieurs jours, tant il y a à faire.

Geneviève salua son frère et partit, son panier d'œufs sous le bras. François-Xavier retourna à son occupation en pensant qu'Étienne ferait un excellent mari à sa jeune sœur. Geneviève ne semblait pas se rendre compte qu'il était attiré par elle. François-Xavier espérait profondément que son ami la demande en mariage cet été. Quand Geneviève lui avait proposé de les accompagner dimanche à la pêche, il n'avait pas pu refuser. Cette journée serait peut-être l'occasion pour Étienne de se déclarer.

\* \* \*

Ni James ni Flora n'étaient descendus prendre leur petit-déjeuner ce matin-là.

Flora était réveillée depuis un bon moment. Elle ne savait pas comment aborder son père concernant Wallace. Elle n'était pas prête pour le mariage, son père ne pourrait tout de même pas la forcer à épouser quelqu'un dont elle ne voulait pas ! Elle décida d'attendre avant de parler. Le moment venu, elle réussirait sûrement à faire entendre raison à son père. Elle descendit et rejoignit son frère dans son cabinet.

James se trouvait dans la petite pièce adjacente au vestibule. Celle-ci lui servirait à accueillir ses patients en attendant qu'il s'installe dans sa propre résidence. James était en train de ranger ses instruments médicaux dans une armoire prévue à cet effet. Cela lui occupait l'esprit, car il redoutait l'affrontement avec son père. Flora frappa doucement à la porte et James l'invita à entrer. À voir à quel point son frère avait l'air tendu, elle comprit que James n'avait pas beaucoup dormi cette nuit-là. Elle s'assit dans un petit fauteuil, le regarda et lui sourit timidement en lui disant que leur père devait les attendre pour le petit-déjeuner. Elle lui demanda s'il l'avait vu ce matin. James grimaça et déclara ironiquement :

— Non, pas encore, et je redoute cette rencontre. Il va me reprocher mon retard d'hier soir en mentionnant à quel point

ma faute est grave et comment je l'ai humilié devant tous les invités.

— Tu exagères, James, ce n'est pas une aussi grande faute que d'arriver en retard.

— Pour n'importe qui, ce n'est pas une faute, mais pour notre père, oui. Sa fierté en a été entachée ! Son autorité a été remise en question ! Je suis son seul fils et il voudrait bien diriger ma vie. Pour l'instant, il ne s'est pas imposé dans la tienne ; mais attends, tôt ou tard, il décidera de ton mariage, comme il l'a fait pour Anne.

— Il ne pourra jamais m'imposer un mari, James, je m'y opposerai !

Flora repensa à la conversation qu'elle avait surprise entre son père et sa mère. Elle décida de ne rien dire à James. Tout cela ne ferait que confirmer ce qu'il venait de dire : leur père était un être directif et autoritaire.

— J'espère que tu parviendras à le faire fléchir. Pour ma part, je sais très bien que c'est peine perdue. Il voulait que je devienne médecin comme lui et je le suis devenu. Père est quelqu'un qui veut tout contrôler. Je suis maintenant en âge de décider de ce qui est bon pour moi, et père devra se rendre à l'évidence qu'il ne peut pas diriger ma vie à sa guise.

James se leva et embrassa sa sœur sur le front. Il sortit et Flora resta quelques minutes, silencieuse, dans le cabinet de James.

\* \* \*

John Henry était confortablement assis dans un gros fauteuil en cuir et feuilletait un livre. Il était fier de sa bibliothèque aux murs couverts d'étagères et remplis de nombreux livres. John Henry les avait tous lus. La bibliothèque était l'endroit où il se sentait le mieux dans toute la maison. C'était son refuge lorsque tout allait mal et il s'y retirait aussi quand les choses allaient mieux. Ce matin, il tenait à rencontrer James dans sa pièce

favorite. Ici, il se sentait maître de lui-même et prêt à parler à son fils. James lui devait des excuses pour la veille ; il était médecin, il se devait maintenant d'être discipliné. Un tel retard était impardonnable.

James frappa et entra sans attendre que son père l'y invite. Son père lui indiqua un fauteuil près du sien. James s'installa et le regarda droit dans les yeux.

— Je ne sais pas ce que vous attendez de moi, père.

— Ce que j'attends de toi en premier lieu, ce sont des excuses pour ta conduite d'hier soir. Tu avais promis d'être de retour à l'heure pour la réception de monsieur Callaghan et, en plus d'arriver en retard, tu as dérangé le repas de notre hôte et de ses autres invités. Je condamne sérieusement ta conduite.

— Je suis désolé de l'embarras que mon arrivée tardive a provoqué. Je vous promets qu'à l'avenir, je tiendrai mes promesses.

John Henry fixa son fils un moment. James pensait-il réellement qu'il allait lui pardonner si facilement son retard ? Devant les autres invités, il était un mauvais chef de famille, n'ayant pas su inculquer la moindre discipline à son seul fils. John Henry regarda James et lui dit qu'il serait puni sévèrement s'il faisait preuve une autre fois d'indiscipline. Malgré la colère qu'il éprouvait à l'égard de son père, James retint son souffle et détourna les yeux. Il était évident que John Henry voyait encore son fils comme un enfant. Il se leva et se dirigea vers la fenêtre.

— Il serait temps, mon fils, que tu commences à penser à prendre épouse. Il est important que le médecin du village ait une femme convenable qui accueille la clientèle. J'ai justement eu une idée à ce propos ce matin. Un de mes collègues de Montréal a une fille de ton âge. Je crois qu'il serait disposé à la donner en mariage à un homme comme toi.

— Je me trouverai une femme en temps et lieu.

James était surpris par les propos de son père. Ainsi donc, il avait tout décidé pour lui, une fois de plus. En aucun cas, James ne pouvait admettre que son père lui impose une femme. Il avait trouvé un mari pour sa sœur Anne et bientôt il en trouverait sûrement un pour Flora. James était furieux. John Henry ne l'avait jamais compris et ne le comprendrait jamais. Son père avait déjà tracé son avenir et il se devait de suivre son parcours. James en avait assez de cette attitude. John Henry était tellement têtue qu'il ne démordrait jamais des ambitions qu'il avait pour son fils. James se précipita vers la porte. Il devait sortir de cette pièce pour ne plus voir son père qu'il détestait en ce moment.

John Henry était retourné à sa lecture et il en était mieux ainsi, car il ne remarqua pas le regard empreint de colère que lui lança James avant de sortir. Cependant, il sursauta quand James claqua la porte de son bureau, mais il poursuivit sa lecture. L'important était d'avoir dit ce qu'il pensait.

\* \* \*

Katherine avait entendu la conversation de son fils et de son mari. Elle avait vu James sortir de la maison pour se rendre à l'écurie. Elle aurait tellement aimé intervenir auprès de John Henry et le prier de laisser James faire ce qu'il voulait. Elle trouvait injuste que son mari décide de la destinée de chacun. James avait désormais vingt-cinq ans et il pouvait très bien déterminer ce qui était bon pour lui. Mais le courage d'affronter son mari lui manquait. Jamais dans sa vie elle ne s'était imposée à lui. Elle avait toujours su garder sa place sans intervenir dans les décisions qu'il prenait. Katherine regarda James, quittant l'écurie au galop. Elle repensa aussi aux propos que John Henry avait tenus en revenant de la réception. Certes, Wallace était un bon parti, mais Flora le voudrait-elle comme mari? Katherine sentit qu'une tempête se préparait au sein de sa famille. Elle aurait voulu dire à John Henry qu'il laisse leurs enfants faire leurs propres choix, mais elle ne s'en sentait pas la force. Toute sa vie, elle avait accepté les décisions de son père,

puis celles de son mari. Une femme se devait d'être soumise, sa mère le lui avait maintes fois répété. Elle ferma les yeux en soupirant et, par dépit, se dirigea vers son jardin.

\* \* \*

Flora était assise à sa fenêtre lorsqu'elle vit James partir à toute allure sur sa monture. Elle se doutait bien que l'entretien avec leur père ne s'était pas bien déroulé. Flora aimait son père, mais l'autorité qu'il exerçait sur sa famille était presque tyrannique. James avait raison lorsqu'il disait que leur père avait déjà tracé leur destin. À voir avec quelle fureur James avait fait galoper sa monture, Flora comprit qu'une fois de plus John Henry avait tenté de lui imposer ses idées. Elle attendrait le retour de James pour lui demander ce qui n'allait pas. Peut-être que son frère lui ferait des confidences? Elle pourrait l'aider à convaincre leur père de le laisser faire. Elle prit la pièce de broderie qu'elle avait commencée et attendit le retour de son frère.

\* \* \*

François-Xavier avait rejoint son père aux champs après avoir traité les vaches. Il devait l'aider à accomplir la tâche qu'il détestait le plus : l'épierrement, c'est-à-dire le ramassage des pierres remontant à la surface du sol au fil des gels et des dégels. Ce travail était d'autant plus pénible qu'ils devaient prendre les pierres une à une pour les charger sur la charrette et les apporter à l'autre bout des champs. Joseph Lacombe voulait séparer ses champs en faisant des murets.

Joseph Lacombe était un travailleur acharné et il était fier que François-Xavier ait hérité de ses qualités. Son fils aîné, Jean-Baptiste, était également excellent cultivateur. Quand il avait épousé Madeleine, la fille de leur voisin Paquin, il s'était installé sur la terre de son beau-père. À la mort de monsieur Paquin, il en hériterait. Jean-Baptiste venait parfois les aider aux diverses tâches et, quand venait le temps des foins, ils s'entraidaient. D'un commun accord avec son aîné, Joseph avait promis à

François-Xavier que la terre lui reviendrait à sa mort. D'ici là, il comptait bien y travailler de nombreuses années. Il affectionnait particulièrement cette terre qui avait appartenu à son père et dont il avait hérité. Elle n'était pas grande, mais elle pouvait nourrir une famille. Il espérait bien que plusieurs générations de Lacombe se succèdent sur cette terre qui n'avait jamais été avare. Joseph voyait bien à quel point son fils détestait l'épierrement. Mais cette tâche devait être effectuée pour passer la charrue et semer. Son fils lui avait demandé la permission pour pouvoir se rendre à l'auberge le soir venu, avec son ami Étienne. Joseph lui avait accordé le droit de s'y rendre si « l'érochage » était terminé. Aussi François-Xavier travaillait-il avec beaucoup d'acharnement. Son père ne voyait pas de mal à ce que quelques verres de rhum récompensent le travail de son fils. Lui-même n'avait jamais dédaigné boire lorsqu'il était plus jeune. Après tout, il fallait bien que jeunesse se passe.

\* \* \*

Geneviève s'était arrêtée quelques instants pour se reposer avec sa mère. Après avoir nettoyé les catalognes, les tapis, ce serait au tour des murs, du plafond et des planchers. Le grand ménage permettait d'aérer la maison qui avait été fermée durant tout l'hiver. Le soir, quand les hommes rentraient du champ et s'installaient devant leur repas, la maison sentait bon et tout reluisait. Joseph félicitait sa femme de bien s'occuper de leur foyer et Geneviève se sentait fière d'être devenue elle aussi une bonne maîtresse de maison. Elle avait en effet appris de Marie-Louise l'art de fabriquer le savon, le pain, le beurre, le fromage, les bougies et toutes les autres nécessités de la vie courante. Sa mère était patiente et rigoureuse dans son enseignement, et Geneviève attentive à son apprentissage. Un jour elle se marierait et quitterait la demeure de ses parents ; elle devrait alors veiller au confort de son mari et de ses enfants.

Marie-Louise Brunet avait épousé Joseph Lacombe en septembre 1808. Ses parents et les parents de Joseph étaient voisins de longue date, et elle avait grandi auprès de celui qui

allait devenir son mari. Après des années difficiles, et l'immense chagrin de perdre trois enfants en bas âge, Marie-Louise pouvait enfin dire qu'elle était heureuse auprès de l'homme qu'elle aimait. Elle était très maternelle avec les quatre enfants qui lui restaient. Jean-Baptiste habitait tout près avec sa femme et leurs trois enfants, Ursule, Hippolyte et Urbain. Sa fille Adéline vivait à La Prairie avec son mari, Amable Morisset, et leurs deux enfants, Pierre et Albertine. Geneviève et François-Xavier vivaient encore sous le toit familial et aidaient aux travaux de la terre. Marie-Louise était heureuse de son bonheur. Joseph l'aimait et tous deux pouvaient être fiers d'avoir de bons enfants travailleurs et aimant la vie. Marie-Louise savait bien qu'un jour sa fille partirait s'établir avec son mari, mais, pour l'instant, elle restait auprès d'elle. Peut-être épouserait-elle bientôt Étienne Vallières? Marie-Louise avait presque élevé Étienne et elle le connaissait très bien. Sous son regard dur, il cachait une grande sensibilité. La vie ne l'ayant pas épargné, il s'était refermé sur lui-même. Il était souvent venu se confier à Marie-Louise qui le considérait comme son cinquième enfant.

\* \* \*

James se promena longtemps à cheval ce jour-là. Il ne savait pas exactement ce qu'il ferait pour convaincre son père de changer d'idée. Aussi loin qu'il pouvait se souvenir, il n'avait jamais réussi à le contenter. John Henry avait toujours été exigeant envers lui et ne cesserait jamais de lui imposer ses idées. Le cœur rempli de peine et de déception, il s'arrêta à son endroit favori pour que son cheval se repose. C'était là qu'il avait rencontré François-Xavier et Étienne la veille. Il ne voulait pas rentrer chez lui. Que pouvait-il faire, sinon attendre la nuit? Il ne se sentait pas prêt à affronter le regard austère et triomphant de son père, ni les yeux tristes et compréhensifs de sa mère, ni même le regard interrogateur de sa sœur. Flora ne demandait pas mieux que de l'aider, il le savait, mais il ne voulait pas qu'elle voie à quel point l'attitude de son père l'avait brisé. Il se rendait compte que tout ce qui importait à son père

était de pouvoir dire à ses nobles relations que son fils allait épouser une fille de bonne famille, une fille de médecin. James comprenait qu'il méprisait son père et que plus jamais il ne pourrait se sentir proche de cet homme. Les fois où John Henry avait désapprouvé ses choix, il était parvenu à excuser sa conduite, mais pas cette fois-ci. Il n'avait pas le droit de l'obliger à épouser une parfaite inconnue, ni de lui imposer un rythme de vie !

James observa longtemps le calme de la rivière et laissa ses larmes couler pour apaiser sa peine.

\* \* \*

Flora attendit longtemps le retour de son frère. La nuit commençait à tomber et James n'était toujours pas rentré. Flora devinait l'inquiétude qui rongait sa mère. Durant tout le repas du soir, Katherine n'avait rien dit ; cependant, elle sursautait au moindre bruit. John Henry ne semblait pas s'inquiéter de la disparition de son fils. James était impulsif et il préférait ruminer sa colère ailleurs que près de ses parents. Il rentrerait bientôt, John Henry en était persuadé.

Après le dîner, il se retira dans sa bibliothèque et Katherine monta dans sa chambre en demandant aux domestiques de la prévenir quand son fils rentrerait. Flora prit un des ouvrages qu'elle avait apportés de Montréal et en commença la lecture. Elle essayait de se concentrer mais y parvenait à grand-peine. Elle priait en silence pour que rien ne soit arrivé à James.

\* \* \*

Après le dur travail de la journée, un verre de rhum serait savoureux. Tout de suite après le souper, François-Xavier était allé retrouver Étienne et avait invité son frère Jean-Baptiste à les accompagner. Les trois hommes s'étaient dirigés vers l'auberge. Joseph aurait voulu y aller avec eux, mais son dos le faisait souffrir. Par temps humide, il se rendait compte qu'il n'était plus un jeune homme et qu'il devait se ménager.

James aussi s'était rendu à l'auberge après avoir passé une bonne partie de l'après-midi à réfléchir à son avenir. Il avait commandé un repas et quelques verres de rhum. L'alcool avait bientôt eu raison de lui, car il n'avait pas l'habitude de boire. Il était affalé sur sa chaise et fixait le fond de la pièce quand François-Xavier entra ainsi que ses deux compagnons. James leur fit signe de venir le rejoindre. Ils commandèrent des verres et s'installèrent à la table de James. À voir son allure, François-Xavier se rendait bien compte que son ami n'en était pas à sa première consommation. Après les présentations, le groupe but à la santé de l'arrivée de James à Chambly.

\* \* \*

Tout le monde était allé se coucher à l'exception de Flora, assise dans le petit salon donnant sur le vestibule. Elle ne pouvait pas manquer l'arrivée de James. Elle était de plus en plus inquiète. Katherine s'était retirée elle aussi dans sa chambre, mais elle ne devait pas dormir, Flora en était convaincue.

Flora ne savait pas depuis quand elle se trouvait au salon. Les heures passaient, il faisait nuit noire à présent, et dehors, tout était silencieux. La jeune fille sentit le sommeil la gagner et elle ferma les yeux quelques instants pour dormir un peu. De toute façon, elle entendrait James arriver, elle avait toujours eu le sommeil léger.

Des bruits de chevaux la réveillèrent. On frappa à la porte et Flora se leva en courant pour ouvrir afin de ne pas alerter toute la maisonnée. Derrière la porte, deux hommes qu'elle ne connaissait pas soutenaient son frère qui n'arrivait pas à mettre un pied devant l'autre. Les deux hommes semblaient avoir le même âge que James et empestaient l'alcool, mais n'avaient pas bu autant que James, Flora en était certaine. Elle ne savait pas comment réagir : devait-elle les remercier d'avoir ramené James ou leur faire le reproche de l'avoir fait boire ? Elle les invita à entrer et attendit avant de juger.

François-Xavier regarda un instant cette jeune femme qui se tenait devant lui vêtue d'un long peignoir de soie et les cheveux nattés derrière le dos. Elle semblait très anxieuse de l'état de James. Malgré son inquiétude, elle se montrait très distinguée. Étienne gardait le silence et attendait que son ami prenne la parole. Ce qu'il fit.

— C'est bien ici qu'habite James MacGregor ?

— Je suis sa sœur. Entrez, je vous en prie, mais ne faites pas de bruit.

— Nous l'avons trouvé comme ça à l'auberge, il semble qu'il ait commencé à boire avant notre arrivée. Où voulez-vous que nous le conduisions ?

Flora leur indiqua l'escalier et leur montra le chemin de la chambre de James. Ils le déposèrent sur son lit et redescendirent derrière Flora.

— Je vous remercie de l'avoir raccompagné jusqu'ici.

— Mon frère Jean-Baptiste a reconduit son cheval à l'écurie. Je pense qu'avec ce qu'il a bu, il devrait dormir profondément toute la nuit. Il a eu de la chance que nous allions à l'auberge ce soir et que nous le ramenions sain et sauf.

— Serait-ce impoli de vous demander vos noms, messieurs ?

— Je suis François-Xavier Lacombe, et voici mon ami Étienne Vallières.

— Mon frère m'a parlé de vous. Vous l'avez rencontré hier, n'est-ce pas ?

— Exactement ! Il ne se trouvait pas dans le même état que ce soir, heureusement.

— James n'a pas l'habitude de boire. Je ne sais pas ce qui s'est produit. De toute manière, il est sain et sauf chez lui. Grâce

à vous, messieurs. Sur ce, je vais me retirer. Il est tard et vous devez retourner chez vous. Je vous remercie encore une fois.

François-Xavier et Étienne saluèrent la sœur de leur ami et sortirent dans l'humidité de la nuit. Jean-Baptiste les attendait près de leurs montures. François-Xavier enfourcha son cheval et partit en jetant un dernier regard à l'imposante demeure des MacGregor.

Flora attendit que les trois hommes se soient éloignés puis monta dans la chambre de James. Elle était bouleversée de voir son frère dans un pareil état. Quand elle entra dans la pièce, Katherine s'y trouvait et avait enlevé la redingote et les chaussures de son fils.

— Je te remercie de t'être préoccupée de lui, Flora.

— Je ne voulais pas vous réveiller, mère. J'ai fait porter James jusqu'à sa chambre par ses compagnons.

— Je n'étais pas parvenue à m'endormir. Maintenant que je sais mon fils en sécurité, je vais pouvoir fermer l'œil. Va dormir ma fille. Je vais en faire autant. Je crois que le mieux pour James est de ne pas dire à ton père comment nous l'avons trouvé. Bonne nuit, Flora.

— Bonne nuit, mère.

Flora embrassa sa mère et gagna sa chambre. Elle se coucha, éteignit la bougie et se retrouva seule dans la noirceur de la nuit. Les compagnons de James semblaient être de braves hommes. Elle s'endormit en pensant que son frère avait beaucoup de chance de s'être fait des amis.

### 3

Le lendemain, Flora s'était réveillée plus tard que d'habitude. La porte de la chambre de James était encore fermée et elle se doutait bien qu'il s'y trouvait encore. Elle frappa doucement et entra. James était allongé sur son lit, mais ne dormait pas. Elle avança une chaise près de lui.

— Comment vas-tu ce matin ?

— Je ne me sens pas tellement bien, à vrai dire. J'ai dormi d'un sommeil agité et je ne comprends toujours pas comment je suis revenu à la maison et encore moins comment j'ai réussi à grimper jusqu'à ma chambre.

— Tes compagnons t'ont ramené. Tu étais si mal en point que tu peux t'estimer heureux d'être revenu sain et sauf.

— Je me souviens d'avoir rencontré Étienne et François-Xavier à l'auberge. J'ai aussi rencontré l'autre fils Lacombe, mais je ne me souviens plus de son prénom.

— Ce qui importe, c'est que tu te reposes.

— Père a dû en faire une tête lorsque je suis rentré.

— Il n'est pas au courant de ton écart de conduite et, si j'étais toi, je m'habillerais et je descendrais comme si de rien n'était.

— Je m'en sens incapable. Peux-tu m'excuser auprès de nos parents ? Je vais me reposer encore un peu et peut-être que je pourrai descendre tout à l'heure.

— C'est bien, je reviendrai te voir après le déjeuner.

Flora embrassa son frère sur le front et James la remercia de s'être occupée de lui. Flora descendit en prenant soin de refermer la porte derrière elle.

En bas, son père la salua et sa mère leva les yeux vers elle. Flora déclara que James ne se sentait pas bien ce matin et qu'il descendrait plus tard. Katherine remercia sa fille en silence et John Henry ne remarqua pas que Flora était un peu mal à l'aise.

\* \* \*

Bien qu'il se soit mis au lit plus tard que d'habitude, François-Xavier s'était levé à l'heure des poules et travaillait déjà aux champs avec son père. Joseph avait interrogé son fils sur leur soirée à l'auberge. François-Xavier raconta à son père comment il avait ramené le fils MacGregor chez lui. Joseph sourit en pensant que ce matin devait être bien pénible pour le jeune MacGregor. Il devait sûrement avoir quelque peu « mal aux cheveux ». Dans sa jeunesse, il lui était arrivé d'abuser du rhum et il savait le danger de cet alcool. Il se souvenait des maux de tête et de cœur qu'il avait éprouvés le lendemain de la veille. Il chassa ses souvenirs de jeunesse de son esprit et continua son travail.

\* \* \*

Après le déjeuner, Flora était allée à la cuisine pour faire préparer une tasse de bouillon à son frère. Elle déposa la tasse sur un plateau avec quelques tranches de pain grillé. Après avoir frappé à la porte de la chambre de James, elle entra sans faire de bruit. James s'était rendormi. Flora posa le plateau sur sa table de chevet et réveilla doucement son frère. James s'assit dans son lit et sa sœur lui tendit la tasse de bouillon chaud qui saurait lui replacer l'estomac.

— Je ne sais pas comment te remercier, Flora. Je me sens un peu mieux et je pense que c'est grâce à toi.

— Je suis heureuse que tu ailles mieux. Nous nous sommes beaucoup inquiétées pour toi, hier soir.

— Je suis désolé si je vous ai causé du souci, à toi et à mère, mais je suis certain que père n'a pas remarqué ma disparition.

Flora constata que James semblait très amer au sujet de leur père et elle en fut navrée. Voulant arranger un peu les choses, elle dit à James que leur père s'était lui aussi inquiété de sa disparition. James n'en croyait pas un mot et trouvait bien aimable de la part de sa sœur qu'elle mente pour sauver les apparences. Voyant son frère triste tout à coup, Flora lui prit la main et lui dit doucement :

— Je pense qu'une promenade à cheval nous ferait le plus grand bien. Je te laisse quelques minutes pour que tu t'habilles puis nous irons galoper un peu.

— Je ne crois pas que je serai de très bonne compagnie. Vasy seule, Flora. Je vais dormir encore un peu.

Voyant que James semblait un peu réconforté, elle n'insista pas et lui dit qu'elle reviendrait plus tard. James lui embrassa la main et finit tranquillement son bouillon.

\* \* \*

Flora n'alla pas à cheval, préférant que son frère l'accompagne. Elle écrivit plutôt une lettre à Anne pour lui relater les événements des derniers jours. Elle avait tellement hâte de recevoir des nouvelles de sa chère sœur. Elle lui décrivit la réception donnée en leur honneur chez les Callaghan. Néanmoins, elle omit volontairement de lui raconter dans quel état son frère était revenu la veille. Elle ne tenait pas à inquiéter Anne outre mesure et, de toute façon, elle avait la conviction que James ne recommencerait pas de sitôt à boire du rhum. Il lui avait dit que, pour l'instant, il avait eu sa leçon et qu'il avait en horreur l'odeur de cet alcool.

Après avoir écrit sa lettre, Flora rejoignit sa mère au jardin puis se promena près de la rivière, le long de la propriété des MacGregor. Flora aimait rester assise sur une grosse pierre et écouter le grondement de l'eau qui descendait en rapides vers le bassin de Chambly. Elle ferma les yeux en profitant du moment de bien-être qui la submergeait. Peut-être qu'après tout, la vie à Chambly ne serait pas aussi mauvaise qu'elle l'avait pensé, hormis le fait qu'elle était loin de sa chère sœur. Anne lui donnerait de ses nouvelles bientôt et leur rendrait sans doute visite pendant les vacances.

Flora rêvassait tranquillement quand elle entendit des pas derrière elle. James avait-il enfin décidé de sortir prendre l'air ? Sa surprise fut grande lorsqu'elle se retourna. Wallace se tenait devant elle et la regardait.

— Je ne voulais pas vous faire peur. Pardonnez-moi de troubler votre quiétude. Vous sembliez perdue dans vos pensées.

— Je profitais seulement du magnifique paysage qui s'offre à moi. Tout est si beau ici. Je pensais à ma chère sœur qui me manque grandement. Elle aussi aime beaucoup cet endroit. J'aimerais tant qu'elle soit près de moi.

— Aujourd'hui, vous devrez vous contenter de ma présence.

— J'en serais très honorée.

Wallace s'assit auprès de Flora sur une pierre. Il regarda un instant les tourbillons de la rivière à leurs pieds, puis examina Flora qui baissa les yeux. Elle était très intimidée par le regard perçant de Wallace. Devant lui, elle se rendait compte qu'elle perdait tous ses moyens. Wallace dégageait une immense confiance en lui et Flora se sentait mal à l'aise. Le silence lui pesait, mais elle ne savait pas quoi lui dire. Elle fut reconnaissante qu'il parle.

— Je suis venu rendre visite à votre père. Quand je vous ai vue près de la rivière, j'ai décidé de venir vous saluer et vous remercier.